

# L'émigration hér(ém)ensarde au XIX<sup>e</sup> siècle

Jean-Claude Dayer,

Maison du patrimoine et de la culture du val d'Hérémence

**L'**émigration en Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle est un phénomène national. La population suisse, selon Gérald Arlettaz, historien, n'atteint que 2,4 millions d'habitants en 1850 et 3,75 millions en 1910. Environ 400 000 personnes, soit  $\frac{1}{6}$  de la population pour l'essentiel issu du monde de l'agriculture, vont émigrer. Il s'agit d'un véritable flux migratoire! Pour le plus grand nombre, ils ont quitté le pays pour aller s'installer dans le Nouveau Monde. Les raisons en sont multiples mais un document saisissant, rédigé par les principales œuvres d'entraide suisses, décrit la situation suisse en 1848 comme celle du tiers-monde de l'Europe. Le Valais a été grandement touché, en particulier le district d'Hérens, et c'est à Hérémence que l'émigration est nettement la plus importante pour l'ensemble du Valais.

## **L'émigration au XIX<sup>e</sup> siècle est un phénomène national**

Alors que notre pays est devenu le plus prospère du monde, on a trop vite tendance à oublier que, dans la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle, le développement de la Suisse a connu pourtant la misère et les famines. Les épidémies, dont la malaria, sévissaient. Les bas salaires, le travail des enfants et la corruption étaient présents. Situation édifiante! Daniel Wermus (*Le Temps*, 25.05.1998) rappelle que la Suisse, à cette époque, avait même reçu un soutien financier de la Russie!

En ce qui concerne plus précisément les Valaisans, les raisons d'émigrer étaient nombreuses, dues aussi bien à la précarité du Vieux Pays qu'à l'attrait du Nouveau Monde. Le Valais, avec ses terres pentues, rocailleuses et sa plaine du Rhône marécageuse n'apporte pas les meilleures conditions d'existence. Les perspectives d'avenir inquiètent les jeunes. Que faire? C'est ainsi qu'en montagne, mais aussi en plaine, on songe à émigrer. Quelques-uns s'en vont en France prêter leurs bras dans l'agriculture; d'autres s'engagent dans l'hôtellerie.

À Hérémence en cette année 1854... le village abrite de nombreuses familles. Les ressources sont très modestes et il faut compter avec le gel en hiver et la sécheresse en été. La terre est maigre. Les chances de réussir

dans la vie sont limitées. Les héritages morcellent encore les petits lopins de terre: chaque famille possède plusieurs dizaines de parcelles réparties quelquefois dans les différents villages. Il s'agit réellement d'une agriculture archaïque que rien ne vient remettre en cause. L'horizon est bouché: pas d'écoles d'agriculture et pas de politique cantonale pour améliorer la situation, faute de moyens ou aussi d'idées...

Par ailleurs, la Constituante de 1848 supprime le service mercenaire. Les constituants ont voulu éviter que les Suisses se retrouvent sur les champs de bataille dans deux camps ennemis; une loi prohibe les enrôlements individuels. Les mercenaires valaisans rentrent peu à peu

au pays, c'est donc aussi la fin d'une source de revenu pour les familles. Pour eux, l'aventure de l'émigration était et restera malgré tout une séduction.

En 1840, le Valais central est le théâtre de combats entre les Valaisans du Haut et du Bas. Les pertes en vies humaines, les souffrances de la population et la destruction des récoltes ont dû en décourager plus d'un. De plus, après la défaite du Sonderbund en 1847, des



Il a fallu quitter ce beau pays, mais quand même trop rude...

militaires d'Argovie et de Genève s'installent à Vex. Une vexation pour une population déjà bien éprouvée. Dans ces conditions, l'idée de partir n'avait rien de saugrenu.

Les grands travaux de modernisation et d'équipement du Valais sont en vue. Les contributions aux dépenses d'infrastructures du canton sont à la limite du supportable pour une population aux ressources déjà très limitées. Les plus démunis, mais aussi les plus audacieux voient dans l'émigration une possibilité de mieux vivre.

### **Attractivité du Nouveau Monde**

Les États-Unis vont absorber plus de 70 % du contingent migratoire helvétique de 400 000 personnes. Mais, au début des années 1860, la guerre civile ravage les États-Unis, alors que le système colonial brésilien pose des problèmes. Ainsi, l'émigration traditionnellement importante vers ces deux pays s'en trouve fortement ralentie. Par

contre, l'émigration en Argentine est en plein boom. De 1857 à 1914, 33 000 ressortissants suisses débarquent au port de Buenos Aires et 93 % des émigrants hérémensards vont prendre cette destination.

Il est vrai que dans les années 1880, l'Argentine entre dans une période de haute conjoncture marquée par la construction du réseau ferroviaire, par l'extension des cultures céréalières et par l'augmentation des investissements étrangers. L'Argentine pratique alors une politique de peuplement. À cette fin, l'agence d'émigration Beck & Herzog fait miroiter ses immenses possibilités de développement et, pour accroître sa crédibilité, elle s'assure la collaboration de notabilités locales ; c'est le cas des notaires Eleuthère Besse et Martin Pache, qui étaient ses agents à Martigny et à Sion.

La Constituante argentine de 1853 assure aux colons l'égalité devant la loi et l'usage des libertés essentielles. Il s'agissait pour l'Argentine d'intégrer rapidement et le mieux possible les nombreux arrivants. De 1,2 million d'habitants en 1857, la population est passée à 7,9 millions en 1914. Ce remarquable développement avait cependant un grand inconvénient pour les colons et leurs descendants : la perte progressive de la langue maternelle, ainsi que de la nationalité suisse, les enfants nés en Argentine étant considérés comme autochtones.

Les contrats de colonisation sont alléchants : terres offertes ainsi que des vivres et l'équipement agricole de base. Ainsi, comme l'évoquent Alexandre et Christophe Carron dans leur livre *Nos Cousins d'Amérique*, à Esperanza :

*« Le gouvernement s'engage à céder à chaque famille ou groupe de 5 membres au moins, un terrain de 20 cuadras (33,75 hectares – ou un carré de 187 mètres de côté), à lui bâtir un rancho de deux chambres et à lui livrer du bétail, des semences et de la farine. »*

Ces promesses ont été généralement tenues pour les premiers colons, parfois avec retard.

Il convient de souligner la grande fertilité des terres et les conditions climatiques très favorables à l'agriculture. Un colon a écrit : *« On n'y trouverait pas seulement une pierre pour assommer mon vieux canard, s'il y était. »* Donc, rien à voir avec les terres pentues et rocailleuses de la montagne. Par contre, un fléau est redouté : les sauterelles ! Durant les quatre premières années de la colonie Esperanza, elles ont tout détruit sur leur passage.

On dispose de lettres de colons présentant leur situation sous des couleurs particulièrement favorables. Voici un exemple de publication de propagande diffusée par les agences d'émigration et de colonisation. Extrait d'une lettre de M. Pancrace Moix, émigré en 1856 de Saint-Martin à Esperanza. Lettre du 16 septembre 1857, Esperanza près de Santa Fe :

*«[...] Je vous recommande surtout de ne pas vous inquiéter sur mon sort car je ne puis pas assez remercier la divine Providence de*



« Ranchos » à la colonie Esperanza en 1856. Gravure tirée d'une brochure de Jakob Sommer-Geiser qui séjourna cette année-là à Esperanza.

*m'avoir inspiré ce bon et beau pays d'Amérique, où je suis très content d'être. J'espère m'y créer une bonne position pour mes vieux jours. Je suis bien sensible au désir que vous me témoignez de me revoir à Saint-Martin, mais il est presque certain que ceci ne se réalisera pas, vous comprendrez très bien que c'est un long voyage, qu'il absorbe trop*

*d'argent pour le faire en guise de promenade. Je suis encore avec M. le président (Martin Gaspoz, ancien président de Saint-Martin), je suis très content de lui, nous sommes très bien d'accord [...] Je veux vous donner quelques détails sur la colonie. La Colonie Esperanza va devenir une des plus florissantes de toute la confédération argentine. On vient de nous faire entendre que le gouvernement va faire cadeau de ce que les colons lui doivent, c'est-à-dire qu'il les libère des 1000 francs, ainsi que de toutes les avances de vivres qu'il leur a faites pendant quinze mois et, au lieu de donner le tiers des récoltes, ils ne donneront que le quart. C'est donc un bel avantage. La colonie est une immense plaine (prairie), qui ne demande que le soc de la charrue des Européens, c'est une terre d'une fertilité incroyable pour une partie des Valaisans qui ne connaissent pas ce que c'est l'Amérique, c'est réellement étonnant de voir les produits du maïs, sans autre culture que tourner le gazon, mettre les grains entre les sillons et passer une herse à dents. On ne le touche plus jusqu'à la récolte, qui est ordinairement très belle. Les colons font des lots de maïs presque comme des lots de foin des petits particuliers du Valais... La pomme de terre produit le triple qu'en Valais; il n'est pas rare de trouver des*

*plantes où il y en a vingt... Nous avons une espèce de haricots qui produisent pendant toute la bonne saison. En plantant une livre de semence, on en récolte six fichelins, mais je vous dirais qu'il y a toujours sur la même plante des fleurs de gousses vertes et de gousses mûres. En un mot, c'est un produit remarquable; ils sont aussi tendres à cuire que le riz... Toutes les céréales sont d'un produit considérable. Les colons qui sont venus en Amérique dans le but d'y travailler des terres pour améliorer leur position sont dans ce moment assurés de leur réussite [...].»*

N'oublions pas qu'il s'agit de propagande!

### Les partants

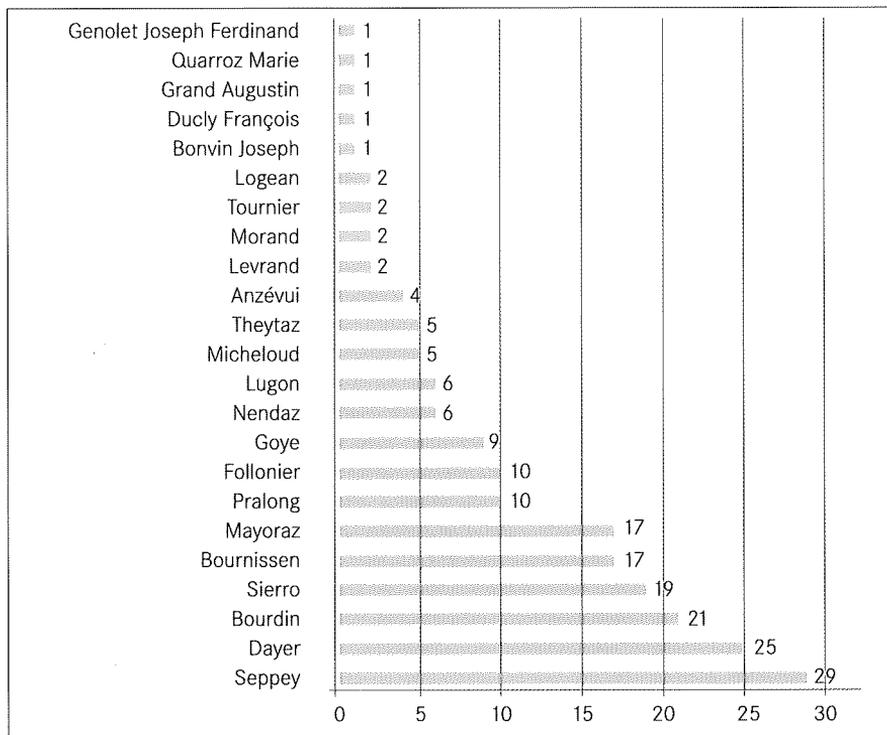
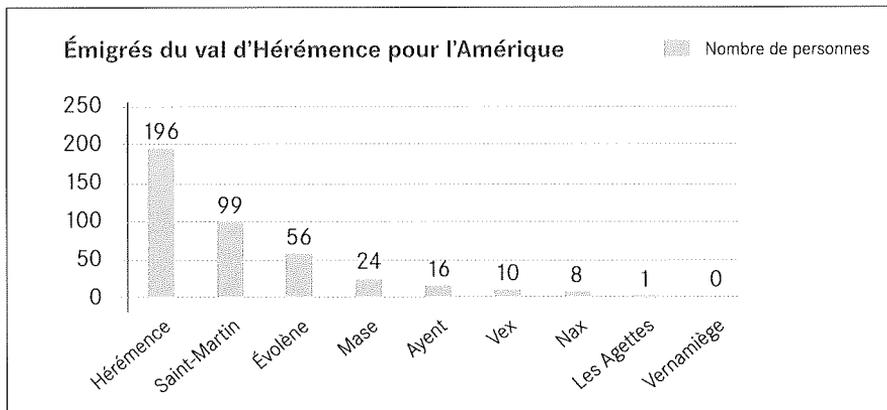
Pour des montagnards qui découvraient la mer, la traversée de l'Atlantique fut rude, d'une part en raison de la crainte qu'elle inspire et aussi du mal de mer, et d'autre part à cause de la promiscuité et de la mauvaise nourriture; 250 émigrants logeaient dans un entrepont de 30 mètres sur 10; de plus, l'eau et la nourriture étaient avariées durant la deuxième partie du voyage qui durait environ deux mois. L'historien argentin Pedro Grenon précise qu'un passager valaisan, Antoine Genolet, qui ne figure d'ailleurs pas sur le registre des émigrés, ne cesse de «gesticuler désespérément, disant que jamais il ne verra la terre».

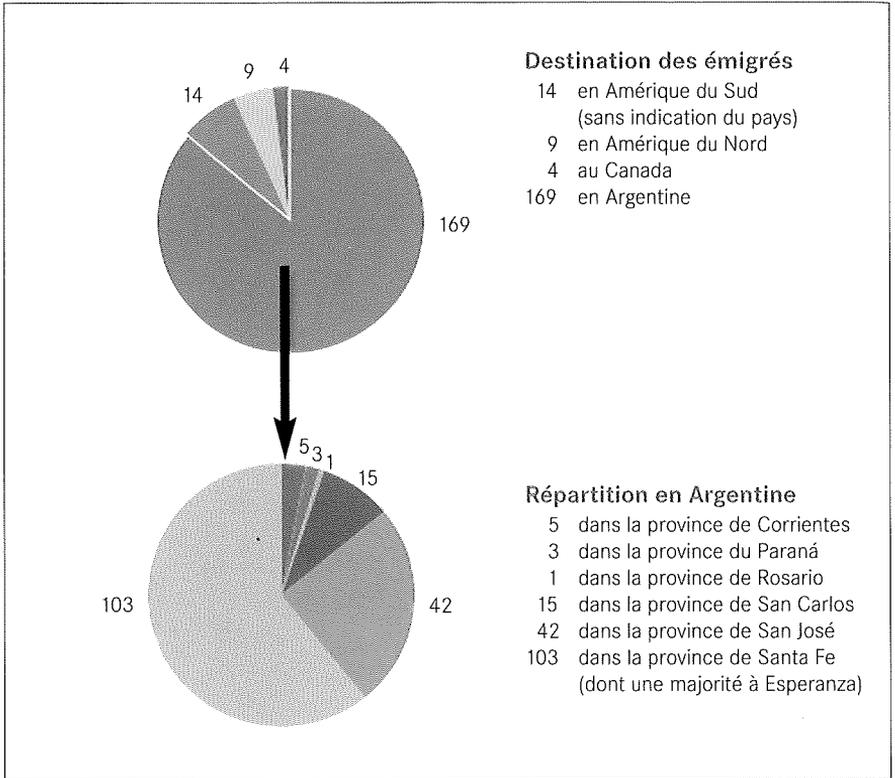
Le Registre valaisan des émigrés, conservé aux archives cantonales – réalisé à partir des listes élaborées par l'ensemble des communes – mentionne les départs qui ont eu lieu entre 1855 et 1879, soit pour une période de vingt-cinq ans. Ce document est malheureusement partiel. Ainsi la grande vague migratoire de 1883-1889 vers l'Argentine n'y est pas mentionnée. Toutefois, nous disposons ainsi d'une précieuse source d'informations concernant les dates et les lieux d'émigration.

Il est important de noter qu'Hérémenche avait, au XIX<sup>e</sup> siècle, une population oscillant entre 1000 et 1100 habitants. L'abbé Gaspoz, curé d'Hérémenche, mentionne dans sa liste des «Émigrés pour l'Amérique», près de 300 personnes. Ce qui signifie que plus d'une personne sur quatre a émigré: une terrible saignée! Pour les 9 communes du val d'Hérens, le registre répertorie les départs de la façon suivante, selon le graphique de la page 68:

*Les émigrants hérémensards étaient de tout âge. Les plus âgés avaient 74 ans. Il s'agit d'Agathe Mayoraz, émigrée à San José en 1863, et de Mathieu Seppey, lui aussi émigré à Santa Fe en 1865.*

*Les plus jeunes avaient quelques mois, d'autres sont nés durant le voyage ou peu après l'arrivée. La majorité, une centaine sur les 197, avait entre 20 et 50 ans. Ce sont 27 familles, 10 couples et 51 personnes seules, soit au total 23 patronymes.*





### Des destins et des personnages

Jean Mayoraz. *«Un petit paysan devient le Seigneur de la Pampa !»*  
 C'est le titre d'un article du *Nouvelliste-Feuille d'Avis du Valais* du 30 septembre 1967. Il s'agit d'une interview de Raphaël Mayoraz, arrière-petit-fils de Jean Mayoraz, réalisée par le journaliste Gérald Gessler.

*«Jean Mayoraz est marié. Sa femme lui a donné deux enfants. On vit chichement, sans espoir de sortir un jour de la misère qui est le lot de la plupart des gens du village... Un jour, Jean Mayoraz quitte le village avec sa petite famille. On va faire un long voyage. Pour payer le train, le bateau, il a fallu vendre les biens. Quelques semaines plus tard, Jean Mayoraz et les siens débarquent à Rio de Janeiro. Encore quelques jours de route et voici qu'ils atteignent Santa Fe. C'est le but de leur voyage.»*

*»Jean Mayoraz apprend l'espagnol en même temps qu'il travaille pour le compte d'un estanciero. Le dimanche, il parcourt les immenses plaines à peine vallonnées du pays. La province de Santa Fe est aussi vaste que l'Italie tout entière. Jean Mayoraz veut s'établir à son compte. Il est jeune, courageux et entreprenant. Les terres sont à disposition des pionniers; il en deviendra un. Il s'établit à Rosario. La belle aventure commence... »*

Georges Dayer est présenté par Alexandre et Christophe Carron dans leur livre *Nos Cousins d'Amérique*. Il a émigré avec sa famille à Esperanza à l'âge de 41 ans, avec le premier convoi parti du Valais le 7 novembre 1855. Une de ses filles, Anne Marie, a épousé Vincent Micheloud, émigré de Vex. Lui ne craint pas de prendre des responsabilités. Ainsi, durant la période transitoire à Santa Fe, il reçoit les charretées de bois pour les colons et remplit les reçus en français. Il figure parmi les signataires de la lettre du 15 juillet 1856 adressée au Gouvernement valaisan pour exprimer leur satisfaction quant à leur situation. Le premier Conseil municipal d'Esperanza, élu le 12 mai 1861, est composé de dix membres, cinq pour la section allemande et autant pour la section française. Georges Dayer en fait partie, en compagnie d'un autre Valaisan, Louis Perret.

### **Retour et va-et-vient**

Nicolas Dayer, connu sous le surnom du «cabaniste», de la cabane du val des Dix et sa famille.

En 1896, Jean-Antoine Dayer et Marie-Catherine Tournier, son épouse, décident d'émigrer d'Euseigne en Amérique avec leurs cinq enfants. Ils vendent leurs propriétés et leur maison à Plan-la-Croix pour payer leur voyage et acheter une ferme en Arkansas. Jean-Nicolas, le quatrième de la famille, avait alors 10 ans. Le voyage s'effectue avec un gros char à mulet. À Sion, ils prennent le train pour Le Havre, ensuite le bateau jusqu'à New York. Après encore trois jours de voyage, ils sont accueillis par Jean-Baptiste Moix, de Praz-Jean – Saint-Martin, émigré quelques années auparavant.

Ils acquièrent une ferme et cultivent le coton. Deux ans après leur arrivée, la maman, Marie-Catherine, et un des fils décèdent, minés par les fièvres. En 1906, le papa, Jean-Antoine, atteint lui aussi dans sa santé par un travail excessif dans sa grande ferme, revient en Suisse où il décède de la même année, à l'âge de 56 ans. Il est accompagné dans ce voyage de retour par Jean-Nicolas, alors âgé de 20 ans, lequel décide de rester au pays. Il va épouser, en 1908, Euphrosine Genolet. Ils auront 11 enfants.

De 1911 à 1961, Jean-Nicolas sera gardien de la cabane du Val des Dix. En 1923, il sera l'un des fondateurs du Ski-Club «Hérémencia».

Joseph-Louis, un frère aîné de Nicolas, ayant perdu son épouse, Marie-Victoire Moix, de Saint-Martin, en 1918, revient à Hérémence en 1920 et rencontre Philomène Dayer, avec laquelle il fonde un nouveau foyer avant de repartir pour l'Arkansas. Quant aux autres enfants de Jean-Antoine et de Marie-Catherine, ils fondent des familles maintenant dispersées à travers les États-Unis. Certains vont quitter l'Arkansas et leurs plantations pour d'autres États et d'autres métiers.

### **Long silence et retrouvailles**

Poursuivons avec *Nos Cousins d'Amérique*:

*«Au début des années 1970, les contacts entre les Valaisans et leurs cousins d'Amérique se limitent à quelques cas isolés. D'une manière générale, d'un côté comme de l'autre de l'Atlantique, on s'est perdus de vue. Et le silence s'est installé au point que parfois le souvenir même des origines s'est dilué dans la mémoire des descendants d'émigrés. On en vient dans certains cas à se référer à la langue que parlaient les ancêtres pour situer vaguement ses racines en France ou en Allemagne... »*

Pour marquer le 700<sup>e</sup> anniversaire de la Confédération suisse, le Valais a accueilli, du 25 juillet au 5 août 1991, les descendants de ses émigrés; ils étaient près de 1600. Organisées par l'association Valaisans du Monde/Walliser in aller Welt, ce furent des journées et des rencontres inoubliables! Depuis les «retrouvailles» de 1991, l'association Valaisans du Monde/Walliser in aller Welt continue son activité dans le but de créer et de favoriser ces échanges entre les descendants d'émigrés et les Valaisans, sous la forme d'initiatives communes, d'activités concrètes. Elle se promet aussi de poursuivre les contacts établis et de les approfondir.

La colonie Villa San José, fondée le 2 juillet 1857, a célébré en 2007 ses 150 ans d'existence, en présence d'une délégation de l'association Valaisans du Monde/Walliser in aller Welt. Un message du Conseil d'État du Valais, adressé aux descendants des émigrés valaisans de 1857, a été lu. En voici un extrait:

*«... Vos ancêtres ont commencé leur vie en Valais, ce petit pays de hautes montagnes, aux glaciers suspendus, aux nombreuses vallées encaissées, au Rhône imprévisible qui serpente dans la*



Les Retrouvailles du 8 septembre 2007, à Esperanza. Célébration des 150 ans de la fondation de la Colonie.



San José fête son 150<sup>e</sup> anniversaire, départ du cortège de la Fiesta de la Colonisation, le 9 juillet 2007. Au premier plan, nos dignes représentants: Élisabeth Darbellay-Gabioud et Jean-Marcel Darbellay portent la bannière.

*plaine... Il y a cent cinquante ans, pour assurer un avenir à leurs enfants et pour permettre à ceux qui restaient de mieux respirer, ils ont décidé de quitter le pays de leurs pères. En répondant à l'appel du Général Président José Justo de Urquiza qui offrait de la terre à travailler, ils ont desserré les liens qui les attachaient à leur sol et laissé derrière eux ceux qu'ils aimaient pourtant si profondément.*

*»Armés de leur savoir-faire et de leurs outils, soutenus par leur foi et leur courage, ils ont séché leurs larmes et, si loin de leur terre natale, reconstruit un monde nouveau. Colonia San José... cent cinquante ans que nos montagnards aux bras nouveaux et au cœur généreux habitent ces lieux! Génération après génération, ils ont inculqué à leurs descendants les valeurs pro-*

*fondes de leur patrie: sens du travail et de l'honneur, respect, courage et fidélité.*

*»Aujourd'hui, grâce à beaucoup d'engagement de part et d'autre de l'Océan, les liens se resserrent à nouveau et les descendants des émigrés découvrent régulièrement le pays dont ils sont issus. Pour marquer sa gratitude aux Valaisans de 1857 et aider leurs descendants à maintenir vivante la mémoire de leurs origines, l'État du Valais offre un soutien financier au projet d'établissement de la base de données du Musée régional de San José... »*

Par leur travail et leur persévérance, la plupart des émigrés ont acquis une situation intéressante. Leurs descendants sont parfaitement intégrés dans leur patrie tout en manifestant un fort attachement à la nation de leurs ancêtres. Lorsqu'ils visitent notre beau Valais, ils avouent ne pas comprendre pourquoi leurs aïeux ont émigré. Il est vrai que depuis une bonne cinquantaine d'années on y vit bien. Mais soyons conscients que rien n'est définitivement acquis.

Voilà rappelées quelques pages du livre de l'émigration; une réalité qui demanderait beaucoup plus de temps pour être évoquée plus complètement. De nombreuses pages, tout aussi parlantes, restent à découvrir, mais à regret il a fallu faire un choix, un choix forcément arbitraire. ❀

### Bibliographie

Gérald Arlettaz, « Émigration et colonisation suisses en Amérique 1815-1918 », in *Études et Sources*, Archives fédérales suisses, N° 5, 1979.

Alexandre et Christophe Carron, *Nos Cousins d'Amérique (I et II)*, Éditions Monographic, 1986 et 1990.

Daniel Wermus, *Le Temps*, 25.05.1998. Communauté de travail Swissaid/Action de carême/Pain pour le prochain/Helvetas/Caritas.

Registre des émigrés: il recèle de nombreuses informations sur la population valaisanne du XIX<sup>e</sup> siècle. Y sont inscrits les noms des émigrés, leur commune d'origine et leur lieu de destination. Une copie de ce registre peut être consultée aux Archives de l'État du Valais, à Sion.

Famille Dayer de Nicolas, *Nicolas aurait 100 ans*. Archives privées, 1986.